

07 : VOYAGES ET FRAYEURS



Cheval de l'Apocalypse...

Dès l'enfance je soulevais toutes les pierres pour découvrir le monde grouillant dessous; jusqu'au jour, des années plus tard où, en Namibie, je tombai sur un scolopendre énorme, verdâtre, semi translucide, très venimeux paraît-il, je le photographiai, et devins plus prudent. Par la suite, poursuivant mes aventures, j'ai laissé un peu de mon cœur dans chacun des pays de nos séjours : USA, Australie, Argentin. J'ai aimé aussi des dizaines d'autres pays plus courtement visités, notamment le Japon (24 visites), la Chine (5 ou 6 voyages), l'Inde (2 ou 3), sans compter de nombreux pays africains ou sud-américains. Partout, je consacrais mon temps libre à explorer ce qui était à ma portée, tant sur terre que sous l'eau ; les plantes et animaux me fascinaient tout autant que les villes, les musées et les marchés. Les livres d'histoire et de géographie, lus avant ou après, achevaient de m'instruire.

Côté sportif, j'ai beaucoup pratiqué la plongée, surtout en Australie et dans le Pacifique; j'ai beaucoup marché, grimpé, circulé en 4x4 et campé. J'ai parfois chassé, notamment en Argentine et en Australie (plus d'ailleurs pour découvrir et approcher les animaux que pour les tuer).

L'aventure commençait dès la préparation du sac de voyage. Si ma destination était une première, je rêvais dès l'embarquement aux surprises des rencontres à venir.

Les voyages en bateau permettaient autrefois d'anticiper les arrivées : d'abord apparaissaient les premières mouettes puis on respirait les parfums propres à chaque continent : l'odeur chaude des lentisques en Méditerranée, celle des poissons fermentés au Viêt-Nam etc. Mais encore maintenant, dès la sortie des aéroports, on respire un air différent, on découvre des plantes inhabituelles, on est surpris par les visages locaux : impressions précieuses car elles ne retrouveront ja-



*Un cauchemar de crabe
(délires islandais)*

mais l'intensité ni la vérité des premières minutes.

Mes déplacements n'ont pas toujours été sans incidents.

C'est à 1945 que remonte ma première frayeur du genre : envoyé aux USA, je fus embarqué dans un transport militaire converti à l'usage civil; nous étions alignés sur des bancs adossés à la carlingue. La première étape était aux Canaries. Là, j'ai cru que ma mission allait se terminer sur la falaise haute et noire qui tombait verticalement sur l'océan, mais l'avion rasant la crête se posa là où il fallait.

Quelques années plus tard, je volais vers l'Australie; à cette époque le trajet prenait trois jours; l'avion faisait escale d'abord au Caire puis à Karachi; la troisième étape était Singapour. Arrivant sur la ville l'avion se mit à décrire d'interminables cercles : les hôtes, après vingt minutes de silence nous demandèrent d'attacher nos ceintures; le train d'atterrissage refusait de sortir ! Au sol je voyais des voitures de pompiers s'aligner de chaque côté de la piste.

L'avion descendit puis se posa, s'arrêta. Le train d'atterrissage n'était nullement bloqué mais les voyants du tableau de bord étaient figés dans la position « relevé ».

Une autre fois, devant aller de Buenos-Aires en Patagonie j'avais pris un petit avion quelque peu usagé et mon siège était juste derrière la porte. Nous venions de décoller, la porte s'ouvrit soudain et se mit à claquer ; je voyais le sol défiler sous mes pieds ; l'avion revint aussitôt, et la porte fut mieux verrouillée.

Plus tard, en poste aux Etats-Unis, je prenais régulièrement la ligne Washington New York ; la nuit tombait et l'avion plongea soudain dans une tempête de neige ; je vis dans la lumière des phares le profil sombre d'un autre appareil arrivant en travers; je pensais ma fin dernière ! Mais l'avion fit un piqué violent; il alla se poser à Pittsburgh, deux cent kilomètres plus au nord, un autobus nous ramena à New York.

Encore quelques années passèrent. Air France inaugurait son vol Paris Tokyo ; Monsieur Schneider, invité, m'avait prié de le représenter. Au dessus de la mer du Japon, je me sentis soudain tomber dans le vide : les trous d'air sont fréquents dans cette zone ; ma ceinture était serrée, mais non celle de mon voisin qui se trouvait être le Président des Galeries La-

fayette. Il fut projeté au plafond, et s'ouvrit le cuir chevelu ; son sang coulait beaucoup et je lui prêtai mon mouchoir; ce fut le départ d'une longue relation amicale.

Mais l'incident qui me fit le plus peur, ce fut sur le trajet Bangkok Paris : nous volions à 10 000 mètres quand le système de pressurisation se mit en panne ; les masques à oxygène tombèrent à l'unisson devant les passagers ; l'avion plongea et se stabilisa vers 2 000 mètres, puis alla faire un atterrissage forcé à Bucarest. Ma voisine un peu pâle me remercia beaucoup, par la suite, d'être resté impassible : inconscience ou confiance en mon étoile ? Air France nous rapatria à Paris 3 heures plus tard.

Un autre atterrissage acrobatique, ma femme et moi l'avons vécu en Ethiopie. Nous avons visité les églises médiévales creusées à même le roc à Lalibela. L'avion devait d'abord s'enfiler dans une vallée étroite, la piste était surtout utilisée comme pâturage pour les vaches éthiopiennes aux cornes immenses; elles furent écartées de justesse par leurs noirs bergers. Le problème, c'était que la vallée se fermait en bout de piste, il eut été impossible de reprendre de la hauteur ni de faire une boucle pour repartir en sens inverse.



*Dauphins en Méditerranée
(croisière avec les Ledoux)*